

Suite de la page 35

“Il ne faut pas grand-chose pour être heureux...”

Qu’a représenté votre première Victoire de la musique ?

Une surprise. Je ne savais pas que j’étais dans la musique jusqu’en 1995 ! Des professionnels ont trouvé que ce travail était bien. C’était nouveau et de qualité. À la deuxième Victoire, je savais que je n’allais pas retourner à la fac.

Vous avez connu un énorme succès avec vos différents albums. Puis, à un certain moment et pendant dix ans, vous avez disparu des radars...

J’avais entendu Jean-Jacques Goldman dire qu’il arrêterait. Je me suis dit : “Je vais faire comme Jean-Jacques !” Donc, j’ai arrêté. Et puis, un jour, quelques années plus tard, j’ai appris qu’en fait, Jean-Jacques avait arrêté définitivement. J’étais entre deux eaux. Mais cela m’a quand même permis de me nourrir, de m’occuper de mes deux enfants, d’aller aux réunions des parents de l’école, de participer à des sorties, camouflé, avec des élèves ! C’était très, très bien. J’ai pris le temps la première année. Puis s’en est ajoutée une autre, plus une, plus une, plus une... Il a fallu retrouver les réflexes d’aller au studio, etc.

Qu’avez-vous appris sur vous pendant ce temps ?

Qu’il ne faut pas grand-chose pour être heureux. Les sept premières années, je ne voulais pas y retourner. Cela m’a permis d’emmener mes enfants voir des expos d’art, le musée du quai Branly, de visiter des villes. Je leur disais : “Choisissez une ville que vous avez envie de voir” et, hop, on prenait le train. Ils ont vu Nancy, Toulouse, des villes, même toutes proches, fantastiques. C’est bien de connaître des endroits tout près, simplement en France déjà, puis en Europe.

Les avez-vous emmenés en Afrique ?

Oui, bien sûr. Au Sénégal et ils ont aimé. Quand j’avais 12 ans, j’ai vécu quelques mois au Caire, en Égypte. Cela fait du bien de voir autre chose.

Votre retour sur scène a démontré que le lien avec le public ne s’était pas rompu...

Oui, cela m’a vraiment surpris. Je me suis rendu compte que j’avais dû marquer les esprits depuis 1994. Le public participe, il chante, il connaît les paroles, il a même grandi.

On y retrouve tous les âges aussi...

De 7 à 77 ans, comme Moulinsart ! Plusieurs générations se croisent, en effet. Certains m’ont découvert au début des années 2000, mais ils ne pouvaient pas trouver mes albums précédents (à cause d’un conflit avec sa maison de disques, Ndlr). D’autres m’ont découvert grâce à Vianney ou Angèle, qui ont repris une de mes chansons. Ce qui a donné à ces titres une deuxième vie, alors qu’ils n’étaient pas de leur génération. Cela fait plaisir.

Quelles sont les thématiques qui vous inspirent encore aujourd’hui ?

Le respect d’autrui et la capacité de se mettre dans la peau de l’autre.

Pourquoi le respect d’autrui ?

Avant, si l’on n’aimait pas quelqu’un, on essayait



YOHAN BONNET / AFP

“Je me suis rendu compte qu’à 20 ans, j’en avais déjà 50.”

de parlementer, de développer des arguments. Là, on assigne et on stigmatise. À ce rythme, on va se retrouver avec une génération qui ne sera plus capable de penser ou d’avoir de la nuance. Je ne suis sur aucun réseau social. Mais je sens, chaque fois que je parle à quelqu’un, que c’est violent. Chaque attaque, chaque frappe antagoniste est affûtée. Tout le monde se plaint d’en recevoir.

Qu’est-ce qui vous rend le plus fier dans votre parcours ?

Mes débuts. J’ai réécouté, 30 ans plus tard, ce que j’ai fait et ce que j’ai dit. Punaise ! Je me suis rendu compte qu’à 20 ans, j’en avais déjà 50. Je parle de philosophie, il y a de la profondeur, j’ai été très surpris d’avoir pu créer cela à 19 ou 20 ans.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée ? Équilibrer les vices.

La qualité que vous préférez chez un homme ? La persévérance.

Et chez une femme ? La patience.

Quel est votre principal défaut ? D’hésiter, de relativiser quelquefois beaucoup trop.

Et votre principale qualité ? Ma demi-volée extérieure.

Votre rêve de bonheur ? Avant, c’était d’être sur un lac et de réussir à faire neuf ricochets. Aujourd’hui, ce serait dix.

Quel serait votre plus grand malheur ? Ne plus entendre. Je ne parle pas que de musique. J’adore quand les gens débattent, parlent, échangent, parce que se crée une matière qui sert à quelque chose.

Quel est votre auteur préféré ? Robert Anton Wilson, un professeur américain qui écrit des livres permettant de penser. Superbe, cet homme.

Quel est votre compositeur préféré ? Il y en a trois : Boombass, Jimmy Jay et Zdar, avec lesquels j’ai collaboré. Chacun a sa couleur et, en les mélangeant, cela donnait de nouvelles couleurs.

Quel est votre héros préféré dans la fiction ? Largo Winch, du célèbre Jean Van Hamme.

Que détestez-vous par-dessus tout ? L’assignation. Les gens et les choses peuvent évoluer.

Quel don auriez-vous aimé avoir ? Le don d’ubiquité. Être deux personnages, pour pouvoir lire un bouquin en deux fois moins de temps.

Comment aimeriez-vous mourir ? Comme tout le monde, dans une arène, avec un gladiateur en face ! En un mot, sur un canapé en train de regarder un film.

Quelle est la faute chez les autres qui vous inspire le plus d’indulgence ? Qu’ils se trompent de bonne foi.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire ? “Pas un jour sans une ligne.” Aucun rapport avec les gens qui prennent de la drogue. C’est une citation de Françoise d’Eaubonne, qui a beaucoup, beaucoup écrit. J’aurais dû le faire, j’aurais plein de textes d’avance !

Vous n’aviez pas d’éducation religieuse, mais vous vous inspirez de la religion dans trois de vos chansons, “Solaar pleure”, “La vie est belle”, “Et Dieu créa l’homme”. Qu’y puisez-vous ?

Je n’ai pas d’éducation religieuse parce que j’ai déménagé à l’âge du catéchisme, et que je n’y ai pas été inscrit. Je puise dans cette culture commune un argument pour que les gens prennent de bonnes décisions. Quand il y a des choses sérieuses à dire, mieux vaut convoquer ces thèmes. Cela permet d’argumenter sur de belles idées et à un bon niveau. Dès qu’on prend des exemples bibliques, dans les morceaux dans lesquels on veut faire passer un message, les gens ont une écoute.

Quelle place la spiritualité a-t-elle dans votre vie ?

Malheureusement, je veux être spirituel depuis que je suis petit, mais je ne m’engage jamais. Je suis comme l’âne de Buridan. Ici, il y a à boire. Là, il y a à manger. C’est énervant. À un moment donné, je voulais devenir mormon, pour regarder tout à l’aune du mormon, avec une abscisse et une ordonnée.

En qui ou en quoi croyez-vous ?

Je crois à la bonté de l’homme. Je crois aux exemples que je croise et que je vois.

Pensez-vous à la mort, parfois ?

Oui, j’ai pensé à ma mort il n’y a pas longtemps. Je me suis demandé ce qu’on allait faire à ce moment-là. On se posera mille questions. Il faut que je l’anticipe, que j’aie une spiritualité, un rite...

Qu’y a-t-il après la mort ?

C’est le genre de question que je repousse.

Qu’est-ce qui vous a construit ?

Les rencontres, évidemment. Des gens qui m’ont porté, qui m’ont fait confiance. Au départ, il s’agissait forcément de personnes plus âgées. Et, au fur et à mesure qu’on avance, qu’on devient “mature”, les échanges se passent dans l’autre sens.

Êtes-vous un homme heureux ?

Bien sûr. Je suis serein.